

Séquences

Texte de l'allocution prononcée par Rock Demers lors du deuxième gala de la revue *Séquences*

Rock Demers

Numéro 158, juin 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/50177ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demers, R. (1992). Texte de l'allocution prononcée par Rock Demers lors du deuxième gala de la revue *Séquences*. *Séquences*, (158), 35–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

TEXTE DE L'ALLOCATION PRONONCÉE PAR ROCK DEMERS LORS DU DEUXIÈME GALA DE LA REVUE *SÉQUENCES*

Chère Miou Miou qui porte le nom le plus québécois de toutes les comédiennes françaises,

Cher Yves Robert que nous aimons tant et depuis tant d'années,

Cher Daniel Toscan du Plantier dont le nom convient on ne peut mieux à un écran cinémascope!

Mesdames et messieurs, bonsoir.

Une revue de cinéma qui tient le coup depuis 36 ans au Québec, il faut le faire! Et non seulement elle tient le coup, mais elle a pris un sacré coup de jeune dans sa présentation il y a une couple d'années et elle est plus indispensable que jamais de par son contenu. Merci Michel Buruiana d'avoir eu l'énergie d'organiser ce premier gala qui, l'an dernier, soulignait les 35 ans de **Séquences**, gala qui fut si réussi que nous en sommes au deuxième et gala qui, souhaitons-le, deviendra une tradition. Je dis souhaitons-le car on a besoin d'événements comme ça s'échelonnant tout au long de l'année pour animer notre vie cinématographique, pour garder le cinéma continuellement présent dans les médias et le coeur des cinéphiles.

Bravo Buruiana encore une fois et ne lâche pas! Un de ces jours — ce ne sera sans doute qu'au paradis! — nous te le rendrons au centuple.

J'aimerais donc que ce gala et cette remise de prix s'inscrivent désormais annuellement dans notre agenda de mars à cause de son côté événementiel, mais aussi parce qu'il souligne la précieuse existence de **Séquences**.

Je dis précieuse parce que **Séquences** a tendance à nous parler du cinéma, à donner la parole à ceux qui le font, à tenter de comprendre les contraintes, les mécanismes dans lesquels se crée une oeuvre cinématographique, plutôt que de se poser en juge des films et de leurs auteurs. Les «critiques» ont, bien sûr, tout à fait le droit d'aimer ou de ne pas aimer un film, et de nous dire pourquoi ils l'aiment ou ne l'aiment pas, mais ont-ils le droit de juger de façon implacable que tel film est bon ou mauvais? Quelle prétention et, trop souvent, quelle frivolité et parfois même quelle méchanceté derrière ces jugements à l'emporte-pièce! C'est comme si, lorsque certains «critiques» se trouvent face à un film, il n'existait plus qu'eux et le film. Ils oublient le public auquel les auteurs ont choisi d'adresser ce film et oublient ces êtres sensibles, très souvent ultrasensibles et inquiets, qui ont créé ce film et qu'ils n'hésitent pas, parfois par une seule phrase, une seule expression, à écorcher vif plutôt que leur fournir des éléments de réflexion qui, d'une part, pourraient leur être précieux pour la continuation de leur travail et, d'autre part, pourraient mieux éclairer les lecteurs.

Séquences, de ce point de vue donc, est précieuse et il en est ainsi à cause de l'esprit de celui qui anime et a toujours animé cette revue, de celui qui la porte sur ses épaules depuis 36 ans, de la ténacité de celui qui, à quelques reprises, a pensé que c'en était bien fait de sa revue, mais qui n'a pas lâché: Léo Bonneville.

10 mars 1992